



CARBONELL Juan Sebastián, 2022, *Le futur du travail*. Paris, Éditions Amsterdam, 192 p.

Les questions relatives au travail sont particulièrement saillantes dans l'actualité : la pandémie de COVID-19 a forcé l'arrêt de l'économie à travers le monde et perturbé le monde du travail, plusieurs pays industrialisés vivent une « pénurie » de main-d'œuvre alors que d'autres sont toujours aux prises avec un chômage relativement élevé, les représentants politiques et sociaux suggèrent la mise en place d'un revenu de base ou d'une garantie d'emploi et plusieurs s'inquiètent des conséquences de l'automatisation industrielle, voyant dans ce phénomène la preuve de la « fin du travail » évoquée à l'aube du nouveau millénaire par Jeremy Rifkin (1995).

Toutefois, pour Juan Sebastián Carbonell, le travail n'est pas en train de disparaître : il se développe et se transforme. Dans son essai *Le futur du travail*, il revient sur ce qu'il considère être des idées reçues à propos du futur du travail afin de démontrer que la « société fondée sur le travail » est bien vivante et que, dans ce contexte, son passé sera vraisemblablement un bon indicateur de son avenir.

Ainsi, pour l'auteur, « la fin du travail n'aura pas lieu ». Pour étayer son argumentaire, Carbonell cible les problématiques d'automatisation, de précarité et de logistique, puis revient brièvement sur les solutions politiques mises de l'avant pour y faire face. Le court essai se déploie en une série de sous-constats, cherchant à démonter les « mythes » du sens commun actuel sur la question du travail. En premier lieu, la technologie, plutôt que de supprimer le travail, l'intensifie, et peut même accroître la demande de main-d'œuvre. En deuxième lieu, la précarité n'est pas un phénomène nouveau : plutôt qu'une « nouvelle » classe sociale, le « précaire » — contraction des mots *précarité* et *prolétariat*, et défini par l'insécurité économique — serait en fait une simple catégorie de la classe ouvrière. De toujours, il y a eu des précaires, sous différents noms, et l'arrangement actuel n'est que le résultat d'une reconfiguration des forces et d'une identification de cette réalité. En troisième lieu, le capitalisme de plateforme, cette « fantaisie pro-marché » non viable à long terme, est de la même manière la nouvelle forme de l'accumulation capitaliste, dans laquelle les travailleurs, plutôt que disparus, sont invisibilisés. Un enjeu plus pertinent se trouve selon l'auteur du côté du contrôle de la chaîne logistique, constituant un développement du travail (et un potentiel nouveau terreau militant pour ses travailleurs). Finalement, selon l'auteur, les principales solutions politiques (démarchandisation du travail, par le revenu de base, démocratisation du travail et libération du travail) sont toutes prisonnières des paramètres de l'économie capitaliste. Pour Carbonell, il faut « libérer la vie du travail » et « libérer le travail de la domination du capital » : dépasser le travail capitaliste et se libérer au-delà de la question du temps de travail, par exemple.

De manière générale, sans nécessairement avoir à se transformer en étude proprement quantitative, les constats de Carbonell auraient bénéficié de plus de données. En effet, la démonstration aurait nécessité le soutien d'éléments supplémentaires illustrant les

réalités mises de l'avant. En conséquence, il s'agit d'un survol plutôt que d'une étude approfondie. Similairement, ses propositions politiques, véritablement pertinentes, sont brèves comparativement à celles qu'il rejette ou même aux réalités qu'il analyse.

De plus, certaines affirmations feront l'objet de débats : en voulant montrer son opposition aux thèses de Guy Standing (2011), chef de file sur la question du précaire, en affirmant qu'il ne s'agit pas d'une nouvelle classe sociale à part entière, l'auteur justifie son affirmation en invoquant notamment la supposée convergence des intérêts et des mobilisations des précaires avec les salariés. Toutefois, certains enjeux ne bénéficient pas aux deux catégories de travailleurs : dans ces cas, même s'il est vrai que le mouvement syndical a tenté des incursions dans le monde précaire, il reste que ses institutions sont dans une posture défensive, et protégeront en priorité les intérêts de ses membres. En outre, sur cette notion de précarité, il aurait été intéressant que l'auteur se penche davantage sur les processus de transformation économique et de précarisation, à l'image des travaux de Luc Boltanski et Ève Chapiello (1999), avec qui le dialogue pourrait être d'intérêt, ou sur les implications politiques et intersections philosophiques de la question, à la manière d'Estelle Ferrarese (2017).

En somme, la contribution principale de Carbonell est de nuancer le portrait de la situation face à l'actuelle surenchère de part et d'autre du débat sur les questions relatives au travail. Cela permet de penser l'analyse théorique et la conception de solutions politiques de manière cohérente et plus proches des considérations réelles de ces enjeux. Dans le même ordre d'idées, notons également le rappel de l'auteur sur le sérieux du travail, son impact sur la vie des gens, qui en fait un élément d'importance sociétal au-delà d'un objet d'étude universitaire.

C'est dans cet esprit que cet essai sera pertinent pour ceux qui s'intéressent à la recherche sur cette question ou qui sont curieux et souhaitent une introduction aux débats actuels.

Références

- BOLTANSKI L. et E. CHAPIELLO, 1999, *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris, Gallimard.
- FERRARESE E., 2017, « Precarity of Work, Precarity of Moral Dispositions: Concern for Others in the Era of “Emotional” Capitalism », *WSQ: Women's Studies Quarterly*, 45, 3 & 4 : 176-192.
- RIFKIN J., 1995, *The End of Work: The Decline of the Global Labor Force and the Dawn of the Post-Market Era*. New York, Tarcher.
- STANDING G., 2011, *The Precariat: The New Dangerous Class*. New York, Bloomsbury Academic.

Milan Bernard
Département de Science politique
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

GIBERT Marie-Pierre et Anne MONJARET, 2021, *Anthropologie du travail*. Paris, Armand Colin, coll. « U », 224 p., bibliogr.

L'ouvrage de Marie-Pierre Gibert et Anne Monjaret interroge les contours d'une anthropologie du travail et pose les jalons de ce champ d'études en émergence. Les auteures ont pour cela effectué un minutieux travail présentant un panorama des travaux anthropologiques, principalement français, mais aussi internationaux, abordant le travail dans l'analyse de leurs objets ou portant directement sur le travail.

À travers cette revue de littérature qui aurait pu demeurer éparse, les auteures parviennent à tisser au fil de l'ouvrage, ayant pour visée de constituer un manuel, une mise en perspective des différentes thématiques relevant du « travail » et de ses approches. Ce faisant, elles réussissent effectivement, sans toutefois lui donner des frontières strictes ou définitives, à dessiner les contours d'un champ d'« anthropologie du travail ».

Les spécificités d'une approche anthropologique s'affirment au fur et à mesure des six chapitres. La notion même de « travail », dans ses dimensions et acceptions plurielles, est ainsi largement explorée. Les chapitres abordent successivement des thèmes comme le « façonnage » des individus, les langages du travail, la matière et la culture matérielle des environnements de travail, ces environnements étant interrogés à travers les lieux et les temporalités en dehors d'un temps ou d'un lieu dédié. Aborder les espaces-temps apparaît particulièrement pertinent, au diapason de nos expériences récentes de formes inédites de travail dues à la pandémie, comme le recours massif au télétravail.

Plus inhabituelle et particulièrement intéressante est l'idée d'offrir une perspective globale de nos relations au travail, sous la forme d'un cycle de vie, démontrant à quel point celui-ci rythme et forme nos trajectoires personnelles autant que sociales. En effet, l'ouvrage, après un chapitre d'introduction théorique et historique sur les approches anthropologiques du travail, ouvre sur un premier chapitre portant sur « l'enfance des apprentissages », c'est-à-dire les premiers pas de la formation entendue au sens symbolique et social, ainsi qu'aux techniques du corps « préparant » en quelque sorte l'entrée dans le travail, dont la présence est déjà perceptible dans les représentations et les usages au sein des familles. L'ouvrage commence donc par l'enfance et se termine par la retraite, comme un « changement de monde » (p. 155). Enfin, il aborde la dimension mémorielle et patrimoniale des espaces professionnels comme témoignages des mutations sociales et culturelles aux échelles tant individuelles qu'institutionnelles.

On suit donc une logique transversale de construction de la notion de « travail » au cœur de nos parcours de vie, de leur dimension personnelle à leur sens collectif. Cette construction contribue à répondre à l'interrogation première sur la nature anthropologique du « travail », guide à la rédaction de l'ouvrage. En effet, alors que l'on pourrait s'interroger sur la nécessité ou non de distinguer une approche anthropologique du travail comme un champ spécifique, il apparaît clairement à la lecture de cet ouvrage que l'anthropologie porte un regard spécifique sur l'objet « travail ».

Ainsi, on soulignera le caractère significativement holiste et sensible de l'ouvrage, porté par les nuances d'un regard attaché tant sur le plan micrologique des pratiques, du travail des corps et des matières, qu'aux dimensions ontologiques et politiques. En tant que tel, ce manuel se distingue fortement de ce que l'on a l'habitude de lire sur le travail, en particulier dans la production française, à laquelle l'ouvrage se réfère plus spécifiquement.

Quand le regard sociologique s'est historiquement davantage attaché aux conflits et aux hiérarchies dans les rapports de classe et les modalités d'organisation du travail, quand l'anthropologie, principalement à l'initiative de Maurice Godelier et Jean Copans (comme le rappellent à plusieurs reprises les auteures), s'est attachée à analyser des systèmes économiques et politiques par l'entrée du travail, quand l'ethnologie des métiers et l'ethnographie des activités techniques ont dressé des portraits des effets du travail sur les corps individuels et sociaux et leurs représentations (par exemple l'ethnographie du travail chez Agnès Jeanjean), cet ouvrage nous permet de relier ces différentes dimensions trop souvent séparées.

Ainsi, l'« anthropologie du travail » relèverait d'une attention portée tant au travail en train de se faire qu'au corps des travailleurs en action ou aux conceptions et effets du travail. Toutes les sphères et les dimensions de la relation et du vécu du « travail » sont abordées et mises en perspective. Cette vision « maussienne », loin de toute réification, est d'ailleurs soulignée par les auteures dans la conclusion, qualifiant leur démarche « d'interrogation des mondes du travail, dans leur variété sociale, spatiale et temporelle » (p. 177-178). Le travail, présenté ici dans une dimension relationnelle et contextuelle, et articulé à toutes les sphères de la vie sociale, affective et culturelle, idéale et matérielle, apparaît à sa juste place comme objet central du monde contemporain. Cet ouvrage constitue donc une contribution plus que significative pour qui veut non seulement étudier *le* travail, mais encore entrer dans une analyse anthropologique de nos modes de vie.

Marie Goyon
Département SHLS
École centrale de Lyon, Lyon, France

MARTIG Alexis et Jorge PANTALEÓN (dir.), 2019, *Travail, mobilités, subjectivités et formes d'assujettissement dans les Amériques*, préface de Hubert Carton de Grammont. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Nord-Sud », 344 p., bibliogr., fig., cartes, tabl.

Inspiré du colloque « Travail, exploitation et servitudes contemporaines dans les Amériques », tenu à Montréal en mai 2016, l'ouvrage dirigé par les anthropologues Alexis Martig et Jorge Pantaleón regroupe les contributions d'une quinzaine d'autrices et d'auteurs s'intéressant aux « formes d'assujettissement au travail vécues par des travailleurs migrants dans les Amériques » (p. 1). Si les dix chapitres constituant ce livre permettent de s'ouvrir à un vaste éventail de situations, de concepts et d'approches disciplinaires, il émerge de leur réunion certaines réflexions théoriques transversales.

L'une d'entre elles porte sur une tendance, observable dans les sphères politiques, scientifiques et médiatiques, à qualifier les formes d'exploitation vécues par les travailleuses et travailleurs migrants de « travail non libre », l'opposant de cette manière à un « travail

libre » qui constituerait la norme d'un système capitaliste fonctionnel. Poursuivant la réflexion entamée par Nicola Phillips (2011), Martig et Pantaleón remettent en question la distinction dichotomique entre « travail libre » et « travail non libre » pour tenter « de comprendre la nature et la variété d'absences de libertés qui sont vécues par les travailleurs, ainsi que d'expliquer leur genèse et leur fréquence » (Phillips 2011, cité dans Martig et Pantaleón : 5). Outre des gains en matière de finesse analytique, cette perspective permet de déconstruire l'idée selon laquelle ces situations d'exploitation seraient anormales ou exceptionnelles dans le système capitaliste contemporain. Elle ouvre également un espace pour explorer l'agentivité des travailleurs migrants, qui ne sont alors plus compris comme de simples victimes d'un sort qui les dépasse.

Une seconde perspective traversant l'ensemble de l'ouvrage s'inscrit dans une approche des migrations fondée sur la notion de « mobilité ». Cette approche permet de mettre en lumière la diversité et la fluidité des mouvements migratoires, au-delà d'une catégorisation stricte de ce qui serait ou ne serait pas une migration. Les deux directeurs soulignent comment ces mouvements sont filtrés, disciplinés et contrôlés de manière hautement différenciée par ce qu'ils appellent des « régimes de mobilité », générant ainsi des « conditions restrictives, c'est-à-dire des situations d'immobilité relative » pour certaines fractions de la population migrante (p. 8). Ainsi suggèrent-ils l'existence d'une étroite interrelation entre mobilité et immobilité, qu'ils désignent comme étant l'un des axes principaux de l'ouvrage. Afin de mieux faire ressortir l'importance de ce thème au fil des chapitres, il m'aurait semblé pertinent de souligner, comme le font Danièle Bélanger et Rachel Silvey (2019), que cette immobilité peut revêtir une pluralité de sens, au-delà de l'immobilisation des corps dans l'espace. En effet, l'ouvrage aborde davantage de situations où il est question d'immobilité *occupationnelle*, *socio-économique* ou *de statut*, que de cas où l'immobilité vécue est strictement *physique*.

De manière générale, les autrices et auteurs portent non seulement leur attention sur les contraintes structurelles qui encadrent l'expérience de vie des travailleurs migrants, mais également sur les formes d'agentivité et les expressions de la subjectivité de ces acteurs. Ainsi, l'étude des formes d'assujettissement au travail, comme celle des régimes de mobilité, est couplée à une analyse des manières par lesquelles les travailleurs migrants font sens, sont affectés, négocient ou encore résistent aux dynamiques structurelles qui conditionnent leur expérience. Le quatrième chapitre de l'ouvrage, rédigé par Ruth Gomberg-Muñoz, illustre particulièrement bien cette perspective. En effet, s'intéressant à la situation de travailleurs mexicains sans papiers œuvrant dans le secteur de la restauration, l'autrice analyse comment ces individus endossent collectivement une identité de « travailleurs acharnés et volontaires » (p. 109). Ainsi, en se réappropriant positivement une représentation stéréotypée associée aux immigrants mexicains aux États-Unis, ces travailleurs tentent de gagner reconnaissance et respect dans leur milieu de travail, dans un contexte structurel marqué par la stigmatisation, l'exclusion et l'exploitation. Le septième chapitre, contribution d'Eloy Rivas, offre également un brillant exemple de ce double regard. L'auteur y explore effectivement l'expérience subjective et affective de ce qu'il appelle la « dés-intégration » des travailleurs migrants sans papiers (p. 201), une expérience produite par l'interaction entre les politiques étatiques en matière d'immigration et les pratiques managériales adoptées par les entreprises moyennes et multinationales.

Bien qu'une problématisation plus approfondie des notions de « subjectivité » et d'« agentivité » aurait été un complément pertinent à cet ouvrage collectif, il n'en demeure pas moins que Martig et Pantaleón offrent une contribution majeure aux champs anthropologiques du travail et de la mobilité, laquelle bénéficiera plus largement à un lectorat

initié aux perspectives des sciences sociales. En effet, en montrant comment différentes formes d'assujettissement s'inscrivent dans les rouages d'un système prônant une idéologie de liberté économique, et en éclairant les espaces de liberté au cœur de situations d'exploitation extrême, les contributions révèlent les multiples ambiguïtés qui surgissent entre les pôles de la « liberté » et de la « non-liberté » au travail.

Références

- BÉLANGER D. et R. SILVEY, 2019, « An Im/Mobility Turn: Power Geometries of Care and Migration », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 46, 16 : 3423-3440.
- PHILLIPS N., 2011, *Unfree Labour and Adverse Incorporation in Global Production Networks: Comparative Perspectives on Brazil and India*. Working Paper 176, Manchester, Chronic Poverty Research Center.

Aurélie Étienne
Département de sociologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

BALIBAR Étienne, 2022, *Cosmopolitique : des frontières à l'espèce humaine. Écrits III*. Paris, La Découverte, 370 p.

Dans un monde déséquilibré par une pandémie et un accroissement des conflits, il devient essentiel de repenser la question de la mondialisation et les dynamiques qui relient les pays du globe entre eux. Dans *Cosmopolitique : des frontières à l'espèce humaine*, Étienne Balibar examine les conséquences socio-économiques de ces mutations. L'auteur met en relation les théories de la fin du XVIII^e siècle à nos jours, pour proposer une nouvelle analyse fondée sur le concept de « cosmopolitique ». L'ouvrage se présente comme un recueil d'écrits, publiés par le philosophe entre 1990 et 2022. Il aborde en cinq parties les différents modèles d'analyse de la structure mondiale, le lien entre la guerre et la paix, les frontières puis la question de l'immigration nommée « errance ». La contribution majeure de cet ouvrage se retrouve dans l'épilogue, qui met en perspective les théories invoquées avec la crise de la COVID-19.

L'ouvrage se présente ainsi comme une excellente synthèse et mise en relation des théoriciens ayant proposé une analyse des rapports mondiaux, tantôt structurés par le conflit (Carl von Clausewitz), par les échanges à la fois humains (Emmanuel Kant) et économiques (Karl Marx), ou encore par la création de groupes culturels portant le nom de civilisations (Samuel Huntington), de *Kulturnation* (les frères Humboldt) ou de *Grossräum* (Carl Schmitt). L'ouvrage définit la cosmopolitique tout en la confrontant aux enjeux de ces dernières décennies.

La cosmopolitique (littéralement la *politique de l'univers*) renvoie au parallèle suivant : toute action politique entreprise par un État va nécessairement au-delà des frontières nationales par la définition même de la mondialisation. En même temps, on observe l'émergence de nombreuses contraintes à la fois endogènes et exogènes qui rendent obsolète l'étude des frontières selon leur définition stricte de délimitation d'un espace national. Ces considérations obligent à envisager un changement radical de modèle aussi bien politique qu'anthropologique.

L'ouvrage propose une remise en cause de la souveraineté étatique. La pandémie ainsi que le statut spécifique des « errants » forcent à repenser l'État-nation moderne défini par des frontières externes. Cette structuration westphalienne explique l'existence de relations de domination entre États ayant une prétention universelle qui légitime de nouvelles formes de violence (chapitre 4). L'arrivée de nouveaux acteurs dans les relations internationales (les groupes terroristes, les groupes privés internationaux, comme les laboratoires pharmaceutiques, mais aussi le secteur associatif) pousse à une refonte du système-monde. Ces éléments participent à un brouillage des frontières externes des pays et des espaces mondiaux autrefois clairement définis.

La remise en question de la domination de l'État-nation s'accompagne d'une réflexion générale sur les rapports humains. La porosité des frontières, notamment par les phénomènes d'« errance », remet en question le modèle classique d'État correspondant à un peuple et un territoire (chapitre 7). Parallèlement, la formation d'espaces politiques agrandis comme l'Union européenne élargissent les frontières internes, participant à une redéfinition des groupes et de leurs identités (chapitres 9 et 11). Ce phénomène bat en brèche les organisations des espaces mondiaux, aussi nommés civilisations (chapitre 6), notamment depuis la recomposition de nouveaux « groupes » d'États adoptant des stratégies variées face à la pandémie (épilogue). La langue joue également un rôle particulier dans ce processus de redéfinition, à la fois en renforçant l'unité de certains groupes (chapitre 8), mais également par des dynamiques d'exclusion (chapitre 10).

Mais alors, comment mettre en place cette refonte du système international plaidée par Étienne Balibar ? Faut-il créer un État mondial ou mettre en place de nouvelles normes supranationales laissant leur application à la disposition des mêmes structures ? Balibar invoque plusieurs fois le concept d'une citoyenneté supranationale. Si l'idée de dépasser la notion d'État peut séduire, les solutions proposées par l'auteur peuvent être discutées.

Dans une perspective marxiste, la *politique de l'espèce humaine* de Balibar ne pourra être atteinte que par la violence. Cela constitue une constante de l'ouvrage jusqu'à sa dernière phrase à propos d'un communisme vaccinal : « Reste à la faire endosser par la majorité et à l'imposer par la lutte » (p. 362). Pour l'auteur, la constitution d'un statut d'être humain cosmopolite ne pourra se faire que par le « bas », grâce à l'instauration d'une classe « pour soi » des populations les plus vulnérables, quelle que soit leur nationalité ou leur situation (de mobilité ou de sédentarité forcée).

À l'instar de Will Kymlicka (2004), l'option d'une instance supranationale régulatrice capable de limiter le pouvoir des États et de produire une nouvelle forme de citoyenneté ne semble pas être considérée comme tangible aux yeux de Balibar, sauf en cas de « circonstance critique » (p. 320). Pourtant, la menace climatique qui dépasse les limites politiques et anthropomorphiques nécessitera probablement d'être davantage considérée comme ce point de basculement.

Référence

KYMLICKA W., 2004, « Le mythe de la citoyenneté transnationale », *Critique internationale*, 23, 2 : 97-111.

Élisa Tripotin
 Départements de sociologie et d'études anglophones
 Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec), Canada
 Université Grenoble Alpes, Saint-Martin-d'Hères, France

CUSHING Frank Hamilton, 2022, *Tenatsali ou l'ethnologue qui fut transformé en Indien*. Écrits sélectionnés, présentés et commentés par Patrick Pérez et Frédéric Saumade, traduction par Éléonore Devevey. Paris, CNRS Éditions, coll. « Bibliothèque de l'anthropologie », 491 p.

Voici un livre qui présente la biographie et plusieurs contributions écrites d'un ethnographe et ethnologue : Frank Hamilton Cushing, ou Tenatsali Ehtohkyakona (« Fleur médecine » en zuñi), né en 1857 et décédé en 1900. Claude Lévi-Strauss, rappellent les deux éditeurs au début de l'ouvrage, le voyait à la droite de Morgan, parmi les grands précurseurs des recherches structurales. Aujourd'hui, l'ethnologue demeure pourtant oublié, une figure controversée du XIX^e siècle que la discipline a placé dans la galerie de ses ancêtres. La présente publication de textes importants de cet ethnologue contemporain de Franz Boas est bienvenue. Cushing, que les deux éditeurs — Patrick Pérez et Frédéric Saumade — décrivent comme un précurseur et l'un des premiers ethnographes de terrain, est beaucoup moins connu en France qu'aux États-Unis, où nombre de ses travaux ont été publiés par le *Bureau of Ethnology*, et ses articles, par la revue *American Anthropologist*.

Avec ce volume, le lecteur ne découvre pas seulement la contribution de Cushing à l'ethnographie des Zuñi, mais également un personnage fascinant, qui suscite le débat et la polémique. En effet, si Cushing signe une œuvre inventive et novatrice, elle est celle d'un autodidacte qui n'a jamais suivi de cours en ethnologie. Et Cushing s'est surtout attaché à saisir les mythes et les grandes catégories de pensée des Zuñi. Il est aussi allé très loin dans l'expérience ethnographique et l'observation participante ou, devrait-on dire ici, la participation observante, faisant preuve d'« empathie participative », pour reprendre l'expression de Saumade (p. 23). Ses détracteurs, eux, lui reprochent une ethnographie un peu vague et imprécise. Alfred Kroeber et d'autres le considèrent même comme un imposteur, lui, le blanc qui voulait devenir indien et qui divulgue les secrets des initiations...

Dès 1879, après une expérience muséographique au sein de la Smithsonian Institution à Washington, Cushing est envoyé chez les Zuñi, dans une réserve située à la frontière de l'Arizona et du Nouveau-Mexique. L'ethnologue devait y passer trois mois, il y restera quatre ans. Il revient transformé. Non seulement il passera toutes les épreuves d'initiation masculine,

mais il est devenu chef de guerre et membre d'une société secrète, la Confrérie de l'Arc. Pour ce faire, Cushing aurait scalpé un adversaire et passé une journée sur un nid de fourmis, sans compter des mois de jeûnes, des pèlerinages et autres rites sacrificiels. Mais assez vite, ses relations avec les villageois se détériorent, des accusations de sorcellerie fusent, un rituel auquel il participe dérape, des transgressions sont commises. Cushing traverse de terribles crises. Sans doute est-il allé trop loin dans sa quête pour devenir un Zuñi et dans ses méthodes cavalières. Son décès se produit le 10 avril 1900, lorsqu'il s'étouffe avec une arête de poisson. Cushing vient d'avoir quarante-deux ans.

On l'aura compris, ce livre est passionnant pour comprendre à la fois le travail ethnographique et l'errance d'un ethnologue qui a parfois l'allure d'un missionnaire, me semble-t-il. Cet avis mériterait toutefois une plus longue discussion et ne serait sans doute pas endossé par les éditeurs. Ces derniers et la traductrice, Éléonore Devevey, ont réalisé un solide travail de traduction, d'édition et d'annotation, rendant accessibles en français des textes clés de Cushing. L'ouvrage est structuré en quatre parties. La première revient sur ce que Pérez et Saumade ont appelé « La dramaturgie ethnographique de Cushing ». Dans cette section, les textes sont très autobiographiques, ils relatent différents épisodes marquants de son terrain chez les Zuñi. La seconde partie, intitulée « Ino'De'Kwe, le Peuple d'Avant », est consacrée à ce que Cushing a écrit sur les mythes et les récits oraux des Zuñi. La troisième partie, « Une leçon de choses sociales », porte sur l'organisation sociale, le droit foncier, le chamanisme et certains rituels. Enfin, la quatrième partie clôt le volume avec des textes qui portent sur la culture matérielle, le travail du cuivre, la poterie et la culture. Bien entendu, tous les textes de Cushing ne figurent pas dans ce livre. En revanche, l'ouvrage comporte des dessins de Cushing et d'autres — absolument magnifiques — de Pérez, un épilogue et une bibliographie tirée de la thèse de doctorat de Raymond Brandes, *Frank Hamilton Cushing : Pioneer Americanist* (1965).

Une critique que l'on peut adresser aux éditeurs est d'avoir laissé de côté une analyse des matériaux de Cushing au sein même de l'ethnographie des Zuñi et des Pueblo, ce qui s'explique probablement par le décès prématuré de l'un des éditeurs à qui l'ouvrage est dédié, Patrick Pérez, qui était un spécialiste des Pueblo et qui devait se rendre à Zuñi pour recueillir les souvenirs que ces derniers ont conservés au sujet de Cushing. Lorsqu'on lit, en page 474, qu'à Zuñi, en pays pueblo, on raconte que Cushing est mort non pas d'une arête, mais d'un poisson tout entier, donc par étouffement, ce qui sanctionne une transgression dans ces cultures, on imagine qu'une telle démarche aurait été très intéressante. Une seconde critique tient à ce que les éditeurs, qui évoquent très bien les controverses autour de Cushing, ont omis de citer les reproches les plus sévères qui lui ont été adressés, comme ceux d'Alfred Kroeber ou de Dennis Tedlock, entre autres. Le compte rendu que J. N. Spuhler a rédigé dans les colonnes du *Journal of Anthropological Research* (1980) à la suite de la parution de *Selected Writings of Frank Hamilton Cushing* par Jesse Green et Frank Hamilton Cushing (1979) offre, de ce point de vue, un bon complément. Sur le plan technique, un index aurait été utile.

Les américanistes, les Autochtones et les anthropologues trouveront de la matière dans ce livre pour rouvrir de multiples débats théoriques, historiographiques, méthodologiques ou ethnographiques, d'autant plus que les éditeurs, par des annotations généreuses et leurs commentaires, placent le lecteur sur des pistes. Ils montrent en quoi Cushing a parfois été perspicace ou, au contraire, aveuglé, soulignant au passage les problèmes de son écriture, de ses traductions et de sa tendance à la surinterprétation (voir ses « Remarques sur le chamanisme », p. 307, par exemple). La postface de Saumade revient dans les détails sur la contribution de Cushing à la socio-anthropologie française. Cushing a, par exemple, dévoilé

très tôt l'illusion totémique qui occupera Lévi-Strauss et décrit l'analogisme des Zuñi dans des termes assez proches de ceux qu'on utilise aujourd'hui depuis le tournant ontologique. Un autre exemple est son analyse des mains et de leur usage quotidien. Selon Saumade, cette lecture contraste avec la synthèse simplificatrice et encore très évolutionniste de Robert Hertz, dont le célèbre essai sur la prééminence de la main droite publié en 1909. À ce titre, le texte de Cushing, trop rapidement cité par Hertz, annoncerait « avec cent ans d'avance une anthropologie transformationnelle des techniques du corps et de la cognition, de la matérialité et du langage » (p. 450).

Pour finir, l'épilogue des éditeurs rouvre une boîte de Pandore et laisse place au soupçon d'une mythomanie ethnologique. Voici qu'en étudiant la correspondance de Cushing avec les agents de la Smithsonian Institution, on apprend qu'il aurait demandé « qu'on lui fasse parvenir des scalps naturalisés de collection afin de remplir son obligation d'initié » (p. 478). Cushing, a-t-il donc vraiment tué pour satisfaire une exigence rituelle, ou a-t-il plutôt joué dans un rituel, suivant là un éthos mimétique ? Cette question, comme tant d'autres, reste ouverte.

Ce livre mérite d'être lu et il pourrait bien inspirer le cinéma. Espérons maintenant que d'autres ethnologues fassent le voyage à Zuñi.

Références

- BRANDES Raymond, 1965, *Frank Hamilton Cushing: Pioneer Americanist*. Thèse de doctorat, Tucson, University of Arizona.
- GREEN Jesse et Frank Hamilton CUSHING, 1979, *Selected Writings of Frank Hamilton Cushing*. Lincoln, Nebraska, University of Nebraska Press.
- SPUHLER J. N., 1980, Book Review, *Journal of Anthropological Research*, 36, 2 : 258-260.

Frédéric Laugrand
Laboratoire d'anthropologie prospective (LAAP)
Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, Belgique

ERIKSON Philippe et Valentina VAPNARSKY (dir.), 2022, *Living Ruins: Native Engagements with Past Materialities in Contemporary Mesoamerica, Amazonia, and the Andes*. Louisville, University Press of Colorado, 278 p., bibliogr., illustr., cartes, tabl.

Que sont les ruines ? Traces du passé, legs ancestraux, objets de mémoire, lieux sacrés, ou simples destinations touristiques ? Les réponses sont multiples et varient selon ceux qui se posent la question, qu'ils soient archéologues, historiens, conservateurs, néo-chamanes, touristes ou autres. *Living Ruins* s'interroge sur ce que sont les ruines pour les communautés autochtones contemporaines d'Amérique latine qui vivent parmi et avec elles.

Publié sous la direction de Philippe Erikson et Valentina Vapnarsky et réunissant des textes d'anthropologues américanistes affiliés en majorité à des institutions françaises, cet ouvrage propose une lecture anthropologique des vestiges du passé et des relations que certaines populations andines, amazoniennes et mésoaméricaines entretiennent avec eux. En plus de poser un regard critique sur la notion de « patrimoine », ses auteurs s'intéressent à la place des ruines dans les modes de pensée autochtones ainsi qu'aux diverses histoires, croyances et pratiques qu'elles façonnent et qui se façonnent autour d'elles. *Living Ruins* est donc plus qu'une publication supplémentaire à inscrire dans le domaine florissant des études critiques du patrimoine. Son introduction et les huit études de cas qui suivent apportent également une contribution originale aux récentes discussions sur les ontologies et les épistémologies autochtones, ainsi que sur la vitalité et l'agentivité des choses matérielles.

Si les publications sur les ruines laissées par les sociétés méso- et sud-américaines ne se comptent plus, celles sur les liens qui les unissent aux populations autochtones contemporaines demeurent rares. *Living Ruins* est l'un des premiers ouvrages à traiter le sujet de manière aussi détaillée, en offrant une perspective comparative qui tend à mettre l'accent sur les similitudes, sans sacrifier pour autant les nuances. Parmi les points forts, il faut certainement relever le sérieux des recherches effectuées afin de comprendre pleinement les conceptions locales, mais également le fait que plusieurs auteurs font appel aux données linguistiques pour identifier avec précision ce qui rend les ruines « vivantes ». Pour les communautés installées dans leur voisinage, les ruines ne sont en effet pas de simples amas de pierres inertes attendant passivement la venue de chercheurs, de conservateurs, ou de visiteurs. Ainsi que le suggère le titre du livre, les ruines sont bien vivantes et n'ont nul besoin d'être étiquetées « patrimoine culturel » pour prendre un rôle actif dans la fabrique du quotidien et d'expériences chargées d'émotions et de significations. À travers l'examen d'expériences vécues, les auteurs abordent trois principaux thèmes : le statut ontologique des vestiges, les régimes de temporalité dans lesquels ils s'inscrivent et les processus de patrimonialisation qui leur confèrent des rôles nouveaux, parfois contradictoires au statut que leur confèrent les communautés autochtones locales.

L'ouvrage est bien construit, avec un premier chapitre particulièrement éclairant et percutant qui remet en question l'idée de patrimonialisation comme outil de promotion des droits autochtones (Fernando Santos-Granero) ; trois contributions qui portent davantage sur le caractère animé et potentiellement dangereux des ruines et des entités spirituelles qui y circulent (Valentina Vapnarsky ; Cédric Becquey et Marie Chosson ; Philippe Erikson) ; et quatre études qui reviennent sur la place des vestiges dans les discours publics actuels (Pirjo Kristiina Virtanen et Emilie Stoll ; Antoinette Molinié ; Laurence Charlier Zeineddine ; Pablo Cruz). Plusieurs chapitres, en particulier celui de Valentina Vapnarsky sur l'interprétation ontologique des vestiges de pierre et de leurs esprits gardiens chez les Mayas yucatèques, insistent aussi sur le rôle des ruines en tant que points de rencontres et ruptures temporelles, comme lieux où le présent et le passé se confondent et, en même temps, se dissocient. Les vestiges se révèlent également être des marqueurs d'un passé qu'on préfère parfois oublier, comme l'illustre bien Fernando Santos-Granero à travers son analyse de « l'amnésie sélective » qui plane sur certains sites anciens dans les discours des Yanasha d'Amazonie péruvienne. Leur patrimonialisation reviendrait ainsi, dans ses mots, à une forme de « zombification » — une tentative de faire revivre des lieux que l'histoire coloniale a transformés, spoliés et dépouillés de toute vitalité ou énergie divine. Les derniers chapitres le confirment : en introduisant les notions de « continuité », d'« ancestralité » ou d'« héritage collectif », les pratiques patrimoniales contemporaines contribuent à effacer ou à remodeler des ruptures cruciales avec le passé, avec la complicité ou non des communautés locales.

La force de cet ouvrage réside dans le fait qu'il met en lumière et permet de saisir le caractère ambivalent des rapports aux ruines, entre « fierté patrimoniale et inconfort (méta)physique » (p. 14). À travers ses diverses contributions, il rappelle également que le patrimoine, plus qu'un objet du passé, est un processus qui s'inscrit dans le présent. Bien qu'elles s'adressent principalement à un lectorat universitaire et qu'elles soient écrites dans un style académique traditionnel, à l'exception de celle de Philippe Erikson qui adopte un ton plus narratif, ces contributions demeurent accessibles et se lisent agréablement. Il aurait néanmoins été apprécié que les éditeurs fassent preuve de plus d'audace dans leur volonté, exprimée en introduction, de « décoloniser » l'étude de ces rapports. Une longue familiarité avec les communautés autochtones locales et la mise en exergue de perspectives qui leur sont propres ne justifient pas l'absence — tant parmi ceux réunis que ceux cités en bibliographie — d'auteurs issus de ces communautés, qu'elles soient maya, yanessa, aymara ou autres. Des considérations plus ancrées dans les récents débats sur l'influence des chercheurs dans la construction et la marchandisation du patrimoine, ainsi que les (en)jeux de pouvoir qui s'y expriment auraient aussi donné à l'ouvrage une plus grande portée. Il reste néanmoins un apport stimulant à la compréhension des conceptions « patrimoniales » autres que celles occidentales et saura intéresser autant les acteurs impliqués dans l'étude, la conservation et la valorisation des vestiges de l'aire géographique considérée que ceux œuvrant dans les régions voisines.

Céline Gillot
Département d'anthropologie
Université McMaster, Hamilton (Ontario), Canada

HAERINGER Anne-Sophie et Jean-Louis TORNATORE (dir.), 2022, *Héritage et anthropocène. En finir avec le patrimoine*. Nancy, Arbre bleu éditions, 192 p.

L'ouvrage collectif *Héritage et anthropocène. En finir avec le patrimoine*, sous la direction de la sociologue Anne-Sophie Haeringer et de l'anthropologue Jean-Louis Tornatore, est la compilation de conférences tenues en 2015 dans le cadre de journées d'étude à l'Université de Bourgogne cherchant à mettre en dialogue les concepts de patrimoine et d'anthropocène, afin d'en examiner le potentiel heuristique pour ces domaines de recherche. S'appuyant sur une perspective critique de l'anthropocène, qui désigne pour les directeurs à la fois les problèmes environnementaux que cette époque charrie et la désignation fallacieuse de leur cause, dans le discours dominant, à un « anthropos » universel, l'objectif de ce livre est plus particulièrement de réfléchir aux différentes formes dans lesquelles peut s'incarner l'idée de patrimoine, « [...] sauvegarde, préservation, attachement, viatiques, sélection, responsabilité, héritage, transmission, richesse, etc. [...] » (p. 14), à l'aune d'un monde qui se propose comme radicalement différent. Par le truchement de la paire réflexive constituée du patrimoine et de l'anthropocène, encore peu étudiée comme nous l'indiquent les

directeurs, le livre propose des pistes pour éclairer les enjeux relatifs à la matérialité (objets, lieux, infrastructures) que nos sociétés créent et légueront dans le contexte des catastrophes appréhendées et de l'avenir de ce dont nous avons déjà hérité. La question du temps irrigue cet ouvrage et amène à reconsidérer les thèmes de la transmission par-delà nos « restes humains ».

Le livre propose des contributions de nature variée : études de cas, essais et analyses plus théoriques. Les perspectives que ces contributions présentent sur le patrimoine et l'anthropocène sont très diversifiées et ne suivent pas une ligne directrice. C'est ce dont se réclament les directeurs, soulignant qu'ils n'ont pas souhaité imposer de définitions ni de cadre normatif de ces deux concepts. Ils proposent plutôt une approche qui prend en compte « [...] des mécanismes, des fonctions et fonctionnements, des agencements relevant de la relation au passé, à la culture, au temps, aux autres qu'humains, aux existants, toutes entités dont la qualification anthropocénique ou plutôt le problème-anthropocène a révélé l'importance » (p. 26). Cependant, cette approche aurait certainement pu être mise en avant tout en proposant une grille commune quant aux notions de patrimoine et d'anthropocène qui aurait permis une contribution plus systématique du livre sur ces thèmes.

En plus de l'introduction et de la conclusion, le livre se compose de six chapitres qui constituent un ensemble très hétéroclite. Les directeurs soulignent que ce ne sont pas toutes les conférences tenues lors de l'évènement de 2015 qui ont été retenues pour l'ouvrage, ce qui contribue probablement à cet effet. Les auteurs, anthropologues, sociologues et historiens proposent des textes de taille variable (entre 15 et 40 pages), et leurs contributions se positionnent dans des cadres de référence théoriques, conceptuels, ethnographiques (toutes européennes) et méthodologiques très différents. Certaines contributions documentent un cas « patrimonial » en y attachant une réflexion conclusive sur l'anthropocène (chapitres 1 et 2), d'autres réfléchissent plus directement à ce concept, notamment par le biais d'une perspective d'ontologie politique, en interrogeant la manière de « faire des mondes » (chapitres 3, 4 et 6).

Le chapitre 1 (Jarrige) pose un regard sur l'histoire de l'énergie animale par le truchement des équipements (machines à molette, équipements à manège) qui étaient employés pour la mobiliser. La mise au jour de cette histoire permet d'éclairer les causes de son abandon puis de sa récente remontée en popularité — d'abord en réaction aux chocs pétroliers, puis portée par les mouvements environnementalistes et le regain d'intérêt pour le patrimoine rural — et des critiques qu'elles soulèvent, nous invitant à une réflexion très à propos sur l'énergie et l'anthropocène. Le chapitre 2 (Aebi et Hertz) propose une analyse originale des politiques nationales et européennes du patrimoine naturel à l'aune des menaces que font planer des espèces envahissantes sur les châtaigniers d'Europe, dont la prolifération est favorisée par l'anthropocène. Les auteurs examinent plus particulièrement des mobilisations citoyennes autour de leur protection. Les autres contributions sortent des balises plus classiques auxquelles nous sommes habitués dans ce type d'ouvrage pour proposer des exercices qui mobilisent notamment des fictions et des analyses d'extraits de documentaires et de téléjournaux dans une approche réflexive (chapitres 4 et 5). Ceci peut surprendre, compte tenu de la facture du livre, mais en constitue finalement une originalité dans la forme qui aurait pu être mise davantage en exergue et mobilisée comme source de réflexion en soi pour repenser le patrimoine et l'anthropocène.

Le livre se révèle être un objet unique et original, mais peine à répondre à son objectif premier, ne cernant pas clairement quelles contributions précises la mise en dialogue des concepts de patrimoine et d'anthropocène a pu faire jaillir. Il intéressera les chercheurs mobilisés par les questions de patrimoine et pourra attirer l'attention de ceux qui s'intéressent aux formes moins conventionnelles de rédaction scientifique.

Sabrina Doyon
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

LAMOTTE Martin, 2022, *Au-delà du crime. Ethnographie d'un gang transnational*. Paris, CNRS Éditions, coll. « Logiques du désordre », 328 p.

Le terme *gang* évoque généralement une organisation criminelle où violence et drogue sont omniprésentes. Alors, qui sont les *Ñetas* ? Dans cet ouvrage qui compte dix chapitres, l'anthropologue Martin Lamotte, chargé de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), dévoile une ethnographie et une immersion chez les *Ñetas* étalées sur quatre ans (de 2011 à 2015). Avec ce travail, il souhaite comprendre comment un « gang criminel » comme celui des *Ñetas* peut aussi nous aider à mieux saisir nos sociétés contemporaines. Plusieurs histoires circulent autour du mot *Ñetas* ; il pourrait s'agir du diminutif de *puñeta*, une insulte utilisée dans les prisons portoricaines. Tout au long de son ouvrage, l'auteur dévoile différentes facettes des *Ñetas*, celles d'un groupe violent de bandits sociaux, d'un groupe aux ramifications internationales et de son déclin. Entre 1990 et 2000, les *Ñetas* furent considérés comme l'un des gangs les plus violents de New York. Cependant, une grande majorité des membres refusent cette étiquette de « gang » et préfèrent être vus comme une association de défense des droits.

L'histoire particulière des *Ñetas*, appelés aussi *La Asociación*, a pour point de départ les prisons portoricaines. En 1981, l'assassinat du leader charismatique dans la prison fédérale de Oso Blanco (Porto Rico) marqua la naissance de *La Asociación*. Avec les différentes vagues d'immigration de Portoricains aux États-Unis et la politique de « tolérance zéro » dans les années 90 à New York, le groupe s'implante dans le système carcéral à partir de Rikers Island. Il sera catégorisé comme un « gang de rue » par les autorités. Des prisons portoricaines au South Bronx à New York, de Madrid à Barcelone en Espagne jusqu'à Guayaquil en Équateur, en passant par l'Italie et le Chili, l'auteur nous présente un point de vue inédit sur une organisation dite « criminelle ».

En automne 2011, après plusieurs rencontres avec Bebo (travailleur social dans le South Bronx et ancien chef du gang), Lamotte a réussi à le convaincre d'organiser une rencontre avec des membres actifs des *Ñetas*. Après de longues négociations, un premier contact a lieu en décembre 2011 avec deux membres du groupe. À la suite de cette prise de contact où Lamotte a pu présenter son projet, une entrevue est organisée avec le chef des

Ñetas de New York. Ce dernier lui donne son approbation et il intègre la vie du groupe, assiste à certaines réunions, participe aux événements et aux soirées, et mène des entretiens. En sus de l'histoire du groupe, Lamotte s'intéresse à leurs combats et engagements pour les laissés-pour-compte. Il nous présente un groupe avec une structure hiérarchique qui a deux pôles importants, Porto Rico et New York. Le *Líder máximo* (localisé dans une prison portoricaine) dirige à distance les différents *chapters*, qui sont les groupes de New York, et les *capítulos*, pour les groupes en Espagne et en Équateur. Néanmoins, à New York après 1995, est mis en place un processus de centralisation des différents *chapters* avec la constitution d'une *Junta central*, accompagné d'un processus de « pacification » avec les autres gangs (Latins Kings, Zoulous, Bloods) et d'un processus de diffusion de l'histoire du groupe et de celle de son leader, des règles et de la discipline à suivre ainsi que des valeurs politiques au niveau international. Par ce processus, l'auteur a mis en évidence la volonté de ne plus être associé à la violence, à la vente d'armes et de drogue et aussi une certaine harmonisation de *La Asociación* à l'international.

La grande majorité des membres qui composent *La Asociación* sont d'anciens détenus marginalisés qui n'ont pas accès au plein-emploi et qui doivent faire face à une paupérisation. Lamotte a pu participer à plusieurs actions de sensibilisation menées et financées par les *Ñetas*, dans le but d'améliorer les conditions de vie des habitants du South Bronx : barbecue, repas pour les sans domicile fixe, également des manifestations contre les violences policières, contre les fouilles et les contrôles au faciès. En plus des actions sur le terrain, il y a la création d'un fonds commun appelé le *Fondo*, pour aider les membres du groupe et leurs familles qui sont en difficulté financière. Malgré cette mise en avant lors d'événements communautaires et la volonté d'améliorer les choses, on peut comprendre que les *Ñetas* ne souhaitent pas médiatiser leurs actions « philanthropiques » et les leaders restent discrets.

À travers une riche ethnographie, Lamotte entend s'éloigner des mythes qui entourent les gangs, qui consistent à ne les voir que comme des organisations violentes et criminelles. C'est en allant au-delà de ces mythes qu'il a pu entrer dans la vie des *Ñetas*. Développant une complicité amicale avec quelques membres et leurs familles (surtout à New York et à Barcelone), l'auteur fait se succéder, au fil des chapitres, des moments de vie, et a accès dans une certaine mesure, à leur quotidien et leur intimité. Au cours de ses discussions, une évidente nostalgie du passé se fait ressentir, mais les membres interrogés préfèrent mettre l'accent sur leur engagement social et politique et sur le renouveau du groupe avec leurs actions communautaires pour l'amélioration des conditions de vie. Un des points forts de ce travail se trouve dans la variété d'écritures mêlant des modes narratifs, subjectifs et analytiques. Cette lecture nous offre une vision plus humaine d'un « gang », avec une solidarité financière, l'assurance du bien-être et la protection de communautés défavorisées et oubliées des autorités.

Abiane Aboubaker Ahmed Moussa
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

PATSAUQ Markoosie, avec Valerie HENITIUK et Marc-Antoine MAHIEU (dir.), 2021, *Uumajursiutik unaatuinnamut/Hunter with Harpoon/Chasseur au harpon*. Montréal, Kingston, McGill-Queen's University Press.

Uumajursiutik unaatuinnamut est le fruit d'un retour sur un récit inuit devenu célèbre dans le monde non inuit grâce à une traduction anglaise quelque peu problématique. En 1970, la McGill-Queen's University Press publie un roman intitulé *Harpoon of the Hunter*. L'auteur de cette œuvre est un Inuk nommé Markoosie (seul le prénom figurait sur la couverture). Premier roman d'un Inuk canadien à être publié, l'histoire retrace l'aventure d'un groupe de chasseurs contraints de traverser toundra, blizzards, et glaces dérivantes pour tuer un ours polaire infecté par une forme de rage. À partir de cet écrit publié en anglais, l'histoire a, depuis lors, été traduite dans plus d'une dizaine de langues européennes et asiatiques. Avec leur ouvrage *Uumajursiutik unaatuinnamut*, écrit en collaboration avec Markoosie Patsauq, Valerie Henitiuk, spécialiste en traduction, et Marc-Antoine Mahieu, linguiste et professeur d'inuktitut, ces derniers offrent une recontextualisation de l'œuvre de Markoosie Patsauq dans la tradition culturelle et littéraire inuit. Ils rappellent qu'avant d'être un roman canadien réputé internationalement, *Harpoon of the Hunter* était une série d'écrits en inuktitut destinés à un public inuit.

L'ouvrage se structure ainsi en quatre parties : 1) un court entretien avec l'auteur, en inuktitut et en anglais ; 2) le texte original en inuktitut, publié pour la première fois en format roman (en syllabique et translittéré en alphabet latin) ; 3) deux traductions en anglais et en français faites par les universitaires ; et 4) une analyse critique de Henitiuk et Mahieu, rédigée en anglais. La publication de cet ouvrage correspond à deux objectifs principaux. Le premier entend valoriser et visibiliser la littérature autochtone à travers la diffusion du récit original de Patsauq en inuktitut. Deuxièmement, toujours dans un souci de valorisation de la plume et de la voix de l'auteur ainsi que de la littérature inuit, l'ouvrage vise à offrir au public une traduction respectant le sens, le style et le genre littéraire de Patsauq. L'analyse et la contextualisation de l'œuvre sont soutenues par des entretiens que Mahieu a réalisés avec l'auteur avant le décès de ce dernier en 2020.

Patsauq est originaire de la région d'Inukjuak, au Nunavik. Sa famille fait l'objet des relocalisations imposées par le gouvernement fédéral. Dès son enfance, il part ainsi à Qausuittuq (Resolute Bay). Une fois adulte, en 1968, il quitte la zone du Haut-Arctique pour devenir pilote. C'est grâce à l'aviation qu'il se met à écrire : les retards causés par les intempéries, très habituelles au Nord, offraient une occasion parfaite pour se lancer dans cette passion. Ses écrits étaient alors destinés à un public inuit, et son histoire a été publiée en plusieurs parties entre 1969 et 1970 dans le journal du département d'affaires nordiques, *Inuktitut Magazine*. Elle correspondait à un genre littéraire de la tradition orale, le *unikkaatuaq*, que Henitiuk et Mahieu décrivent comme « une histoire d'une certaine longueur qui raconte des événements d'un passé non mythique, et dont la question de la véracité historique ne se pose pas » (p. 178, traduction libre).

En 1970, la diffusion d'un recueil des écrits de Patsauq dans le roman *Harpoon of the Hunter* représentait bien plus qu'une simple traduction en anglais. Patsauq, interviewé par Mahieu, explique que son histoire originale était une fiction inspirée par différentes histoires orales racontées dans sa famille. La demande que lui avait faite un agent des Affaires

autochtones était de « raconter ses histoires en inuktitut et les arranger en anglais » (p. 271). C'est bien cet « arrangement en anglais », réalisé par Patsauq sous l'influence d'employés du gouvernement et d'éditeurs *qallunaat* (blancs), qu'Henitiuk et Mahieu analysent de manière critique. À travers cet « arrangement », de nombreux aspects de la culture littéraire inuit des *unikkaatuat* ont été perdus. Certaines réalités de la vie du Nord ont également été cachées, au profit de représentations allochtones présentées comme si elles émanaient des Inuit. « *The story as it has circulated for almost fifty years is in fact entirely constructed from and framed by a particular (and, it must be said, variously motivated) vision of the North, dissociated and differing in so many ways from the original Inuktitut text* » (p. 234).

Par exemple, on y lit à propos d'un territoire *sauvage* et *dangereux* où une vie périlleuse suit les caprices de la *nature*. Une telle compréhension de la vie et du territoire est étrangère à la culture inuit. Toutefois, c'est pourtant avec cette version du récit que les critiques littéraires et traducteurs ont travaillé jusqu'à la publication, avec Henitiuk et Mahieu, de *Uumajursiutik unaatuinnamut* en 2021. Les universitaires ont ainsi souhaité donner, dans leur traduction dans les deux langues coloniales du Canada, une juste place aux constructions sémantiques et culturelles de l'inuktitut. Cette langue n'a pas de mot pour le concept de « nature » ni pour celui du « danger » (indépendamment de la peur ressentie). Insérer de tels concepts lors du passage à l'anglais ou au français, comme cela avait été fait en 1970, ne rendait donc pas justice à ce qui était réellement communiqué en inuktitut (p. 238).

Alors que le livre *Harpoon of the Hunter* circule depuis longtemps, traduit selon les préjugés d'un lectorat *qallunaat*, le livre *Uumajursiutik unaatuinnamut* priorise l'écrit en inuktitut pour sa valeur en soi et dans ses propres termes. Enfin, la collaboration entre Henitiuk, Mahieu et Patsauq contribue à donner une visibilité à un auteur à la langue riche et vivante et à une culture littéraire proprement inuit.

John-Samuel Simmons MacKay
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada